

**Zeitschrift:** Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande  
**Band:** 33 (1895)  
**Heft:** 5

**Artikel:** Favey et Grognuz : à Yverdon : [suite]  
**Autor:** L.M.  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-194778>

#### Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

#### Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

#### Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

**Download PDF:** 22.02.2026

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

tion, se glisse dans le placard en question et reste là, vu de dos, étendant les bras et les jambes. A ce moment, l'inconnu, d'un mouvement brusque, repousse sur lui la porte et l'emprisonne avec un tour de clé. Puis, sans s'inquiéter des cris étouffés que pousse le malheureux, il quitte précipitamment la chambre, gagne le corridor, le palier et descend les escaliers quatre à quatre.

Sous le vestibule, il rencontre la concierge et lui dit :

— Ah! madame, si vous saviez... votre pauvre mari...

— Eh bien?

— Je ne sais ce qu'il a; comme il me parlait, il est tombé tout à coup.. Je crois bien que c'est un coup de sang...

— Que me dites-vous!.. Ah! mon Dieu! le pauvre homme; il faut que j'aille à son secours, mais qui gardera ma loge?

— Ne vous inquiétez pas de cela. Je puis vous remplacer...

— Vous êtes bien bon. Quel malheur! Du reste, j'aurais dû m'en douter; hier, j'ai cassé une glace.

La malheureuse femme s'éloigna rapidement. A peine a-t-elle disparu que le complaisant visiteur se dirige vers la commode, ouvre le tiroir et s'empare des deux sacs d'argent dont nous avons parlé. Puis, se tirant le cordon à lui-même, il file vers une destination inconnue.

Pendant ce temps, Mme Maucombe arrive dans la pièce où elle suppose que son époux git inanimé. Elle ne le voit pas; elle le cherche en vain; elle l'appelle à diverses reprises. Une voix lui répond, mais si lamentable, si caverneuse, que déjà on jurerait qu'elle vient de l'autre monde.

— Où es-tu, mon pauvre homme? demande-t-elle, affolée.

— Ici, dans le placard.

— Qu'est-ce que tu fais là-dedans?

— Je n'en sais rien; mais ouvre-moi vite.

— Hélas; je n'ai pas la clé.

Mme Maucombe essaie vainement de forcer la serrure. Elle appelle des voisins à son aide; enfin, on réussit à délivrer le prisonnier. Il en était grand temps. On eut l'explication de cette aventure quand on s'aperçut du vol qui avait été commis. Maucombe et sa femme n'eurent d'autre ressource que d'aller déposer une plainte chez le commissaire de police du quartier. Retrouvera-t-on l'audacieux escroc qui a su si bien combiner cette criminelle machination? Il faut l'espérer, mais avouons que le métier de concierge expose à bien des désagréments.

ALBERT LADVOCAT.

*(Journal de Fribourg.)*

### Favey et Grognuz

à Yverdon.

#### III

De Daillens à la gare de Cossonay, la distance est bientôt franchie, avec un char attelé d'un bon cheval.

— Tu arrêteras devant le café des Grands Moulins, fit Grognuz en tirant son cousin par le pan de son habit, on ne veut pas se séparer comme ça. Nous allons vite piquer un verre de bon Lavaux; on m'a dit qu'il y avait là du Saint-Saphorin numéro un... Halte!...

Hola! Babi... heu... heu!... Pauvre bête! elle sera toute contente de se reposer un peu.

— Eh bien, je prendrai volontiers quelque chose, cette poussière vous altère comme tout, ajouta Favey, en sautant à terre. Nous avons amplement le temps.

— Hé! gamin! viens voir, ici, cria Grognuz, en cassant une branche de tilleul, chasse un peu les mouches à cette jument et je te donnerai vingt centimes.

— C'est de vrai alors? répond le gamin d'un air de doute.

— Crapaud!... voyez-vous ça! il a peur qu'on ne le paie pas... A qui es-tu?

— A Philippe Mottu.

— Bon. Eh bien voyons, prends cette branche et tape-s'y!... Là, sous le ventre, ne vois-tu pas ce mouchet de tavans?

Entrons voir à présent, beau-frère; et toi, cousin, allons, tu dois avoir soif... Bonjour, mossieu... Est-ce le patron?

— Oui, monsieur.

— Eh bien, donnez-nous demi... bah! donnez-nous un litre de votre meilleur Lavaux.

Et Grognuz se penchait à l'oreille de son beau-frère, lui dit: « Faut mieux demander le litre tout d'un temps, pour ne pas être d'obligé de retaper... D'ailleurs, par cette chaleur...

— Verse, cousin, toi qui es le plus jeune... Là, à ta bonne conservation... A la tienne, Favey.

— A présent, cousin, fait ce dernier, on ne saurait comment assez te remercier de ta complaisance... Tu as là une fameuse bête. Tonnerre! comme on est venu!

Et mettant la tête à la fenêtre:

— Dis donc, petit Mottu, chasses-tu ces tavans comme il faut?... Faut pas badiner, si tu veux avoir tes vingt... Vois-tu, là, sur le cou; il y en a qui sont comme des cancoires.

Charette de bêtes, comme elles te suivent cette pauvre Babi!...

— Je crois que c'est bientôt le moment d'aller contre la gare. Allons. Ah! il ne faut pas oublier le bouèbe.

— C'est moi qui le paie, interrompt Grognuz... Tiens voir tes vingt... Pourquoi n'es-tu pas à l'école?... Ah! si j'étais ton régent, je t'allongerais les oreilles...

Et le gamin de s'éloigner à la course en criant: « Iou! iou! j'ai vingt! .. deux fois disse! Et pi d'ailleurs, ajoute-t-il d'un air gouailleur, si j'étais été à l'école, j'aurais pas pu chasser les tavans de votre chevale... Vous avez été bien content de me trouver... Iou! iou! »

— Ce crapaud! fit Favey interloqué, ça a toutes les ruses.

— Eh bien, adieu, cousin, dit Favey, tous mes remerciements. Tu me feras encore un petit service: Quand tu seras de retour à la maison, passe voir jusqu'à vers mon Elise pour voir comment

elle va et pour qu'elle ne soit pas inquiète de nous. Et pi, qu'elle essaie encore de se frotter la nuque avec du beaume tranquille; en tout cas, ça peut pas lui faire de mal.

— C'est ça, répond le cousin, je ne manquerai pas... Alors que faut-il dire chez vous? ajoute-t-il en se tournant vers Grognuz.

— Oh! il n'y a pas besoin d'y passer; laisse ma vieille truelle: tu auras encore une remauffée; c'est déjà assez de recevoir la mienne quand nous reviendrons... Enfin, ça t'empêche pas de lui dire boujour de ma part si tu la rencontres... au moins pour la bonne façon....

Essaie de lui demander si elle s'ennuie de moi!...

Quelques minutes plus tard, Favey et Grognuz, en chemin de fer, roulaient vers Yverdon.

*(A suivre).*

### Lè z'hussâ.

Vo sédè bin que l'est que dái z'hussâ? C'est dái z'espèces dè chasseu à tsévau qu'étiont dái rudo lulus dão temps dão vilhio Napoléon. C'est rappoo à dou z'hussâ qu'aviont étâ tiâ pè Thierrens, ein dou, que lè Français sout eintra ein Suisse et que no z'ont doutâ dè dézo la patta dê l'or.

Onua dèmeindze matin dein on veladzo su France, lè dzeins étiont à la messa et l'incurâ ve dein lo fond de l'église on n'hussâ qu'étai appoyi contré na colonda, mà que n'attutavé diéro et que ne fasai què dè sè remoâ. Quand tot a étâ fini, l'incurâ fâ à sacristain, que l'est don cé que lai aidé à s'affubliâ et à préparâ cein que faut po la messa:

— N'ai-vo pas vu on n'hussâ lé à fond?

— Oï, l'é vu.

— Eh biu, traci après et amenâ-lo vers mè.

Lo sacristain tracè trou, retrâovè l'hussâ et lai fa que monsu l'incurâ lo demandâvè.

Ye retornont vai l'incurâ, que fâ à l'hussâ :

— Vo z'élès venu à la messa, me n'ami, et vo z'ai bin fê; mà vo n'ai diéro profitâ de cein que y'é de; vo n'ai fê què dè remoâ et dè guegni decé, délé.

— En bin, po vo derè la vretâ, monsu l'incurâ, se châi su venu, c'est per hasâ; passâvo perquie et coumeint n'avé pas lo sou po alla bâirè 'na verda, su eintra à l'église po passâ lo temps, et cein se pao bin que y'ausso budzi on bocon, kâ, väi-dè-vo, s'on ne coumandé pas: Garde à vous, mè fotto dão resto.

— Eh bin, lai fâ l'incurâ, « cè qué lè no », sâ cein que fâ. Ein vo baileint l'idée dè veni à la messa, que sâ-t-on bin pou se cein n'est pas po vottron bin et se petetré onna bouna réson que vo